Document généré le 15 juil. 2025 23:03

Culture

Jeannine KOUBI et Josiane MASSARD-VIN- CENT (dirs), *Enfants et sociétés d'Asie du Sud- Est*, Paris : Éditions L'Harmattan, 1995, 371 pages (broché)

Louis-Jacques Dorais

Volume 16, numéro 1, 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1084110ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1084110ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)
2563-710X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dorais, L.-J. (1996). Compte rendu de [Jeannine KOUBI et Josiane MASSARD-VIN- CENT (dirs), *Enfants et sociétés d'Asie du Sud- Est*, Paris : Éditions L'Harmattan, 1995, 371 pages (broché)]. *Culture*, *16*(1), 106–108. https://doi.org/10.7202/1084110ar

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

général, qu'ils appellent plaisamment Monsieur Sept Étoiles. La tradition orale attribue sa mort à une balle qui portait un nom personnel masculin, I Seliksik, comme les autres armes magiques en possession du roi de Klungkung. Cette balle, dit-on, veillait sur le royaume, et s'en allait de son propre chef éliminer les ennemis qui pouvaient le menacer. Aussi lui arrivait-il de disparaître de la pochette où elle reposait normalement, puis de reprendre sa place, tout ensanglantée, une fois sa tâche accomplie. Selon certaines versions, l'efficacité de I Seliksik tenait à ce que le cœur et le foie d'un homme sacrifié avaient été incorporés à la poudre du projectile. Aussi, dès que I Seliksik atteignait sa cible, il n'arrêtait sa course qu'après avoir pénétré le cœur et le foie de la victime. Dans ces conditions, la blessure à la cuisse du général Michiels ne pouvait qu'être mortelle, et la défaite des Hollandais inévitable. Selon cette logique culturelle que Wiener excelle à déchiffrer, la fin de Klungkung, quelque soixante ans plus tard, ne pouvait signifier qu'une chose : la neutralisation de la magie royale. D'ailleurs, lorsque le roi sortit de son palais et fit face aux troupes coloniales, on le vit bien planter dans le sol une dague (ou une lance) connue pour sa puissance particulière. Mais, contre toute attente, rien ne se produisit et la terre refusa de s'entrouvrir pour engloutir les envahisseurs. I Seliksik, lui-même frappé d'impuissance, resta dans sa pochette. On sut plus tard que les armes magiques du roi avaient été, à l'insu de tous, souillées par de l'urine et, ainsi désacralisées, avaient perdu toute efficacité.

Ce livre, dont l'écriture est remarquablement maîtrisée, marque incontestablement une avancée dans la compréhension, encore insuffisante, de la royauté balinaise. Révéler l'importance de la dimension magique de cette forme de royauté, c'est aussi montrer les limites des interprétations « hindouisantes », inlassablement reprises dans les études balinaises, y compris par des anthropologues critiques de la tradition orientaliste. À titre comparatif, le lecteur familier des royautés hindouisées du Népal ne s'étonnera pas de découvrir des rois magiciens, mais bien plutôt de ce que, dans cette société réputée hindouisée, le roi n'est pas étroitement associé à une divinité hindoue dont il serait le premier dévot. Il reste que bien des zones d'ombre subsistent. Ainsi, qu'en était-il exactement des fonctions rituelles du roi et quelle signification donner au suicide royal ?

En outre, le talent narratif de Margaret Wiener ne suffit pas à compenser l'insuffisance des sources disponibles, en particulier balinaises, et l'histoire qu'elle reconstruit manque inévitablement d'épaisseur historiographique. La personnalité des acteurs balinais, leurs discussions à la suite des visites des émissaires hollandais, leurs appréciations de la menace représentée par une puissance européenne présente depuis longtemps dans l'île voisine de Java, les stratégies qui ont pu être envisagées, tout cela reste très largement inconnu. Ce qui émerge et que montre bien Wiener, principalement à partir des sources néerlandaises, c'est l'incompréhension de l'autre culture qui, comme elle devrait peut-être le souligner davantage, n'est pas moins massive chez les Balinais. À preuve l'insistance, lors des premiers contacts, pour que l'envoyé de Batavia s'assoie au pied du roi de Klunkung, ou le recours dans la correspondance à un niveau de langue utilisé pour s'adresser à un inférieur. Incompréhension fatale, puisque les Hollandais, peu désireux de conquérir une île dont ils n'espéraient tirer aucun profit, en vinrent à engager l'épreuve de force afin de laver les affronts qu'ils estimaient avoir subis.

Sachant que le genre « histoire anthropologique » est difficile à mettre en œuvre à Bali, Margaret Wiener a remarquablement réussi à relever le défi. Elle a su conjuguer avec doigté histoire et anthropologie et restituer avec suffisamment de complexité le sens, mais aussi la confusion, résultant de la mise en contact, ici souvent tragique, de deux cultures.

Jeannine KOUBI et Josiane MASSARD-VINCENT (dirs), *Enfants et sociétés d'Asie du Sud-Est*, Paris : Éditions L'Harmattan, 1995, 371 pages (broché).

Par Louis-Jacques Dorais

Université Laval

Dans cet ouvrage, Koubi et Massard-Vincent nous présentent seize textes inédits traitant de différents aspects de l'enfance en Asie du Sud-Est. Treize de ces textes sont en français et trois en anglais. Une conclusion (« Regards croisés ») signée par les deux directrices du volume fait la synthèse de ce que l'on connaît sur la "fabrication" de l'enfant, son modelage social, en Asie du Sud-Est.

Dans leur présentation, les responsables soulignent le pourquoi de l'ouvrage : il découle de leur intérêt pour le sujet et de leur désir de faire partager cet intérêt à d'autres spécialistes, chercheurs ou praticiens de l'enfance. Qui plus est, aucune compilation de ce genre portant sur l'Asie du Sud-Est n'avait jusque-là été publiée. Les volumes ayant touché à l'enfance (Koubi et Massard-Vincent citent, entre autres, deux numéros thématiques d'Anthropologie et Sociétés) portaient sur des thèmes spécifiques (l'adoption, la fabrication mythique des enfants, etc.), plutôt que sur le sujet dans son ensemble.

Ce désir de ne pas privilégier un thème ou une perspective aux dépens des autres nuit sans doute à l'unité de l'ouvrage. Celui-ci est divisé en six sections, portant respectivement sur la gestation et la naissance ; les enjeux de l'enfance ; la place des enfants dans les relations sociales ; les rites de passage ; les souvenirs d'enfance ; l'enfant dans la littérature orale. Malgré la notoriété de plusieurs auteurs (Solange Thierry, Jacques Ivanoff ou Marie-Andrée Couillard, pour n'en citer que quelques-uns), on trouve un peu de tout dans ce volume, du bon comme du moins bon. Tel chapitre (de Véronique Arnaud) présente une ethnographie minutieuse de la naissance chez les Yami de Botel Tobago (une île située entre Taiwan et les Philippines), alors que tel autre (de Nguyên Tung et Nelly Krowolski) présente des contes à rire vietnamiens où interviennent accessoirement des enfants, ou analyse (Catherine Choron-Baix) des récits sur le Laos, rédigés par des enfants laotiens exilés en France.

Si la plupart des pays d'Asie du Sud-Est sont couverts par l'ouvrage, certains le sont mal. Le Myanmar, Java, Sumatra et Bornéo ne font l'objet d'aucun chapitre (quoique les données myanmardesques soient effleurées dans le texte de Jacques et Jeanne Ivanoff sur la population des Mergui, un archipel partagé entre le Myanmar et la Thaïlande). Le Vietnam n'est présent que dans un seul chapitre (sur la littérature orale), et il en est de même des Philippines. L'Asie du Sud-Est insulaire est légèrement surreprésentée (neuf textes sur seize) par rapport à l'Asie du Sud-Est continentale.

Avec ses défauts et ses qualités, le volume de Koubi et Massard-Vincent est typique d'une certaine tendance de l'ethnologie française : la constitution d'inventaires ethnograhiques régionaux. Pour s'en tenir à l'Asie du Sud-Est, on peut signaler dans cette veine les travaux du « Projet Grand-Sud » sur « Le sel en Asie du Sud-Est », « Les oiseaux en Asie du Sud-Est », « Les poids et mesures en Asie du Sud-Est », etc. Ce type de publication peut être intéressant et utile, à condition qu'il dépasse la simple description pour fournir des éléments d'analyse anthropologique.

Dans leur conclusion, Koubi et Massard-Vincent ébauchent heureusement une analyse comparative de la 'fabrication' de l'enfant en Asie du Sud-Est, analyse qui constitue l'un des points forts de l'ouvrage. En se basant à la fois sur les textes du volume et sur d'autres sources, les auteures présentent une excellente synthèse des pratiques concernant l'enfance sud-est asiatique, en soulignant leurs similitudes d'une population à l'autre. Plusieurs de leurs observations permettent même d'évoquer d'autres contextes ethnographiques. Comme beaucoup de peuples d'Asie du Sud-Est par exemple, les Inuit considèrent que dès le ventre de sa mère, l'enfant possède une certaine intelligencce et une capacité de comprendre ce qui se passe autour de lui. C'est pourquoi certains adultes racontent tout naturellement comment ils sont venus au monde, ou même comment les choses se passaient dans l'utérus de leur mère (voir à ce sujet les travaux de Bernard Saladin d'Anglure). Il ne s'agit pas là, comme Koubi et Massard-Vincent le pensent pour l'Asie du Sud-Est, d'une conséquence de la relation privilégiée que les enfants entretiendraient avec le surnaturel. C'est que pour les Inuit (et peut-être aussi pour les Asiatiques du Sud-Est), l'acquisition de la faculté de compréhension ne se fait pas vers un ou deux ans, mais dès la conception.

Comme en Asie du Sud-Est aussi, la sage-femme inuit participe à la 'fabrication' de l'enfant. N'appelle-t-elle pas le bébé qu'elle a accouché angusiara ('le mâle que j'ai fabriqué') si c'est un garçon, et arnaliara ('la femelle que j'ai fabriquée') si c'est une fille. Même le nom, « l'un des constituants de la personne » selon Koubi et Massard-Vincent, présente des similitudes dans les deux aires. Une relation symétrique et inverse existe par exemple quant à l'attribution du nom au Vietnam et chez les Inuit. Alors que les Vietnamiens ne doivent pas donner au nouveau-né le nom d'un de leurs proches, de peur qu'en réprimandant plus tard l'enfant, on insulte cette personne par le biais de son nom, les Inuit doivent transmettre au bébé le nom d'un parent ou d'un ami, mais ils ne réprimandent jamais leurs enfants, pour ne pas porter ombrage à celui ou celle dont ceux-ci portent le nom.

Ce sont des comparaisons de ce genre que permet l'ouvrage de Koubi et Massard-Vincent et qu'ébauche leur conclusion. Malgré son propos parfois hétéroclite, leur volume offre donc un intérêt certain à celles et ceux qui veulent en savoir plus sur l'enfance asiatique.

Liisa H. MALKKI, *Purity and Exile : Violence, Memory, and National Cosmology among Hutu Refugees in Tanzania*, Chicago et Londres : The University of Chicago Press, 1995, 352 pages, 21,50$ US (broché), 60,00$ US (relié).

Par Pierre Crépeau

Ce livre est issu d'une thèse de doctorat soumise au Département d'anthropologie de l'Université Harvard en juin 1989. La présentation de l'ouvrage n'est pas très attrayante : le plan est lâche ; le texte est lourd, chargé d'affreux néologismes et de nombreuses redites ; on regrette l'absence de toute documentation visuelle hormis la photo de la couverture toute petite et cachée dans une maquette sinistre. En somme, une publication hâtive et à maigre budget. Ce qui, il va sans dire, n'enlève rien au contenu de la thèse.

L'auteur nous avertit dès l'abord qu'il ne s'agit pas d'une « ethnographie » au sens classique du terme. Le lecteur ne peut s'attendre à y trouver la description globale de la « culture » d'un « peuple » strictement défini dans ses dimensions spatio-temporelles. Il s'agit plutôt d'une ethnographie de l'exil, avec tout ce qu'il comporte de mouvance et d'incertitude, de regrets et d'espoirs, d'idéologie et de pragmatisme. L'auteur a voulu explorer comment le dépaysement, au sens étymologique du terme, contribue, chez les réfugiés, à l'émergence d'une conscience nationale particulière, à une relecture de leur histoire et à une perception renouvelée de leur identité collective et de celle de « l'étranger ».

Les réfugiés sont des êtres à part, nous dit l'auteur, des êtres marginaux et transitoires. Ils ne sont plus ce qu'ils étaient et ne sont pas encore autre chose. Ou ils sont les deux à la fois, encore un peu ce qu'ils étaient et déjà un peu autre chose. Ils vivent ailleurs ou, aussi bien dire, nulle part. Ils constituent une déchirure dans l'ordre politique de l'univers, une note discordante dans le concert des nations.

Souvent, leur état marginal n'est pas perçu uniquement comme un déplacement territorial mais aussi, et peut-être surtout, comme un dérangement culturel. D'où leur intérêt pour l'anthropologie contemporaine. En effet, l'étude des réfugiés, dont les masses atteignent maintenant des proportions gigantesques, peut contribuer à éclairer d'un jour nouveau les notions d'État et de Nation ainsi que le lien qui existe entre la mémoire historique et la conscience nationale. Elle permet aussi de réviser les concepts anthropologiques traditionnels de culture, de société et de communauté en tant qu'unités définies par le territoire.

La recherche sur le terrain s'est déroulée d'octobre 1985 à octobre 1986 dans les régions de Rukwa et de Kigoma, en Tanzanie occidentale, auprès de deux groupes de réfugiés hutu ayant fui le Burundi lors du « génocide sélectif » d'avril 1972 : un groupe rassemblé dans un camp rural à Mishamo et un groupe dispersé dans la cité à Kigoma.

Après un bref résumé de l'histoire politique récente du Burundi, l'auteur décrit l'utilisation de l'histoire dans le développement d'une nouvelle conscience nationale chez les réfugiés du camp rural de Mishamo et, en contrepartie, le refus de s'associer à l'idéologie nationale au profit d'une intégration pragmatique et affairiste chez les réfugiés de la cité à Kigoma, pour ensuite dégager la perception que chaque groupe a de l'autre relative à leur vision opposée de l'exil. En conclusion, l'auteur examine quelques idées générales concernant les nationalismes et les populations qui vivent en marge de l'ordre universel des nations. Enfin, un postscriptum relate les événements qui ont marqué l'histoire du Burundi depuis la fin de l'enquête en 1986 jusqu'à la parution du livre en 1995.

Tout réfugié se trouve devant l'alternative suivante : ou bien s'intégrer à une collectivité qui s'efforce de se faire reconnaître pour une nation au même titre que toutes les autres, ou bien refuser toute allégeance à un groupe déterminé, national ou ethnique, issu d'une trajectoire historique singulière, et se percevoir comme une sorte de citoyen du monde, apatride et satisfait de l'être. La première option est celle du camp de Mishamo composé en très grande majorité de réfugiés agriculteurs ; la seconde, celle de Kigoma où des réfugiés artisans ou marchands cherchent à s'intégrer à une population citadine cosmopolite déjà constituée.